

A photograph of a modern infinity pool at dusk. The pool is filled with water that reflects the sky and the surrounding landscape. The pool is bordered by a concrete deck and a low wall. In the background, there are trees and a distant island on the horizon. The sky is a mix of light blue and white, suggesting the time is either dawn or dusk. The overall mood is serene and architectural.

**EMILY
ST. JOHN
MANDEL**

**L'HÔTEL
DE VERRE**

RIVAGES/NOIR

« **Et si vous avaliez du verre brisé ?** » Comment cet étrange graffiti est-il apparu sur l'immense paroi transparente de la réception de l'hôtel Caiette, havre de grand luxe perdu au nord de l'île de Vancouver ? Et pourquoi précisément le soir où on attend le propriétaire du lieu, le milliardaire américain Jonathan Alkaitis ? Ce message menaçant semble lui être destiné. Ce soir-là, une jeune femme prénommée Vincent officie au bar ; le milliardaire lui fait une proposition qui va bouleverser sa vie. D'autres gens, comme Leon Prevant, cadre d'une compagnie maritime, ont eux aussi écouté les paroles d'Alkaitis dans ce même hôtel. Ils n'auraient pas dû...

Emily St. John Mandel a grandi au Canada, en Colombie-Britannique. Après des études de danse à Toronto, elle publie *Dernière nuit à Montréal*, unanimement salué par la critique. La parution de *Station Eleven*, traduit en plus de 30 langues et finaliste du National Book Award, l'installe comme l'une des auteures majeures de sa génération. Elle poursuit avec *L'Hôtel de verre* son œuvre singulière et hypnotique, mélange de roman noir social et de roman psychologique, qui nous fait éprouver au plus profond la mélancolie de la perte.

***L'Hôtel de verre* figure sur la liste des 17 livres préférés de Barack Obama en 2020.**

Du même auteur
chez le même éditeur

Dernière nuit à Montréal
On ne joue pas avec la mort
Les variations Sebastian
Station Eleven

EMILY ST. JOHN MANDEL

L'HÔTEL DE VERRE

Traduit de l'anglais (Canada)
par Gérard de Chergé

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original : *The Glass Hotel*

Couverture : © Getty Images

© Emily St. John Mandel, 2020
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5167-1

Pour Cassia et Kevin

PREMIÈRE PARTIE

I

VINCENT DANS L'OCÉAN

Décembre 2018

1

Commençons par la fin : je dégringole du pont du navire dans les ténèbres tempétueuses, le souffle coupé par l'effroi de la chute, ma caméra s'envolant sous la pluie...

2

Envolez-moi. Des mots griffonnés sur une vitre quand j'avais treize ans. Je me suis reculée, laissant tomber le marqueur, et je me rappelle encore l'exubérance de cet instant, cette sensation dans ma poitrine, semblable à un reflet de lumière sur du verre brisé...

3

Suis-je remontée à la surface ? Le froid est paralysant, il n'y a rien d'autre que le froid...

4

Souvenir étrange : à l'âge de treize ans, sur le rivage de Caiette, je tiens entre mes mains ma caméra vidéo toute neuve, contact frais et encore peu familier. Je filme les vagues par séquences de cinq minutes et, tout en filmant, j'entends ma propre voix murmurer : « Je veux rentrer chez moi, je veux rentrer chez moi »... mais où est-ce, chez moi, sinon ici ?

5

Où suis-je ? Ni dans l'océan ni en dehors, je ne sens plus le froid, plus rien, j'ai conscience d'une frontière mais j'ignore de quel côté je me trouve, et je peux apparemment circuler d'un souvenir à l'autre comme si je passais d'une pièce à la suivante...

6

« Bienvenue à bord », m'a dit le troisième lieutenant la première fois que j'ai embarqué sur le *Neptune Cumberland*. Quand je l'ai regardé, quelque chose m'a frappée et j'ai pensé : *Toi...*

7

Je n'ai plus le temps...

Je veux voir mon frère. Je l'entends qui me parle, et mes souvenirs de lui sont perturbants. Je me concentre très fort et, subitement, je me retrouve dans une rue étroite, dans le noir, sous la pluie, dans une ville étrangère. Un homme est affalé dans une embrasure de porte, sur le trottoir d'en face, et bien que je n'aie pas revu mon frère depuis dix ans, je sais que c'est lui. Paul lève la tête et j'ai le temps de remarquer sa mine affreuse, son aspect décharné, il me voit mais à cet instant la ruelle s'évanouit...

II

I ALWAYS COME TO YOU

1994 et 1999

1

À la fin de l'année 1999, Paul étudiait la finance à l'université de Toronto, ce qui aurait dû lui procurer un sentiment de triomphe sauf que tout allait de travers. Plus jeune, il avait prévu de se spécialiser dans la composition musicale, mais il avait vendu son clavier lors d'une mauvaise passe, deux ans auparavant, et sa mère répugnait à envisager l'idée d'un diplôme sans débouchés, ce qu'il ne pouvait guère lui reprocher après plusieurs cures de désintoxication coûteuses. Il s'était donc inscrit à un cours de finance, estimant que cela représentait une voie riche en opportunités et remarquablement adulte – *Regardez-moi, je m'initie aux marchés et aux mouvements de capitaux !* –, le seul défaut de ce plan magistral étant qu'il trouvait le sujet mortellement ennuyeux. Le siècle touchait à sa fin et Paul avait quelques griefs.

Il avait nourri l'espoir, à tout le moins, de parvenir à s'intégrer dans un cadre social décent ; mais le problème, quand on se retire du monde, c'est que le monde continue de tourner sans vous, et entre le temps passé à consommer toutes sortes de substances, le temps passé à occuper de fastidieux jobs de vendeur en essayant de ne pas penser à la drogue, et le temps passé dans des hôpitaux et des centres de désintoxication, Paul avait vingt-trois ans et en paraissait davantage. Durant les premières semaines d'école il se rendit à des soirées, mais il

n'avait jamais été doué pour engager la conversation avec des inconnus et tous les autres étudiants lui semblaient terriblement jeunes. Ayant obtenu de piètres résultats aux partiels, dès la fin octobre il passait tout son temps soit à la bibliothèque – à lire, à s'efforcer de s'intéresser à la finance, à tenter de renverser la vapeur –, soit dans sa chambre, tandis que le froid s'emparait de la ville. Il occupait une chambre individuelle, car sa mère et lui étaient tombés d'accord – chose rarissime – sur le fait que ce serait désastreux pour lui s'il se retrouvait avec un colocataire accro aux opioïdes, de sorte que Paul était presque toujours seul. La chambre était si exigüe qu'il souffrait de claustrophobie s'il n'était pas assis juste devant la fenêtre. Ses relations avec les autres étaient peu fréquentes et superficielles. Un menaçant nuage d'examens planait sur l'horizon proche, mais étudier était sans espoir. Il avait beau tenter de se concentrer sur la théorie des probabilités et les martingales en temps discret, ses pensées dérivait sans cesse vers une composition pour piano qu'il ne terminerai jamais, un ouvrage en *do* majeur tout simple à l'exception de petites envolées d'accords mineurs déstabilisants.

Début décembre, il sortit de la bibliothèque en même temps que Tim, qui avait deux cours en commun avec lui et préférait lui aussi le dernier rang de l'amphi.

« Tu fais quelque chose ce soir ? » demanda Tim. C'était la première fois depuis un moment que quelqu'un adressait la parole à Paul.

« J'espérais plus ou moins trouver un concert *live* quelque part. » Cette idée ne l'avait pas effleuré avant de l'exprimer, mais ça paraissait une bonne option pour la soirée. Tim se dérida un peu. Leur unique conversation précédente avait porté sur la musique.

« J'avais envie d'écouter ce groupe qui s'appelle Baltica, dit Tim, mais il faut que je révise pour les exams. Tu en as entendu parler ?

– Des exams ? Ouais, je suis sur le point de me ramasser en beauté.

– Non. De Baltica. » Tim battait des paupières, l'air décontenancé.

Paul avait déjà remarqué que son camarade ne semblait pas comprendre l'humour. Autant parler avec un anthropologue venu d'une autre planète. Cela aurait dû créer une sorte d'ouverture pour une amitié, pensait-il, mais il ne voyait pas comment débiterait cette conversation – *Je ne peux pas m'empêcher d'observer que tu es aussi paumé que moi, pourrait-on échanger nos impressions ?* – et, de toute façon, Tim s'éloignait déjà dans le crépuscule automnal. Paul prit plusieurs hebdomadaires dans les distributeurs de journaux, près de la cafétéria, et regagna sa chambre, où il mit la Cinquième de Beethoven en guise de compagnie avant de parcourir les programmes jusqu'à ce qu'il trouve Baltica, qui donnait un concert tardif dans une boîte dont il n'avait jamais entendu parler, à l'angle de Queen et de Spadina. À quand remontait la dernière fois où il avait écouté de la musique *live* ? Paul se hérissa les cheveux, puis les aplatit, puis les hérissa de nouveau, essaya successivement trois chemises ; enfin, exaspéré par son indécision, il quitta la chambre avant d'avoir pu encore changer d'avis. La température chutait, mais l'air froid avait quelque chose de clarifiant et l'exercice physique était une recommandation thérapeutique qu'il avait négligée, aussi décida-t-il de marcher.

La boîte de nuit se trouvait en sous-sol, sous une boutique de vêtements gothiques, au pied d'un escalier raide. Voyant cela, Paul traîna quelques minutes sur le trottoir, craignant qu'il ne s'agisse d'une boîte gothique – tout le monde se moquerait de son jean et de son polo –, mais le videur fit à peine attention à lui et la foule n'était qu'à cinquante pour cent composée de vampires. Baltica était un trio : un type à la basse, un autre devant un assortiment d'énigmatiques appareils électroniques

reliés à son clavier, et une fille avec un violon électrique. Leur prestation sur scène ressemblait moins à de la musique qu'à une sorte de radio mal réglée, tout en bizarres rafales de parasites et en notes décousues, le genre d'ambiance électronique désordonnée que Paul, fanatique de Beethoven depuis toujours, ne pigeait absolument pas, mais la fille était belle alors ça lui était égal : à défaut de prendre plaisir à la musique, il pouvait au moins prendre plaisir à la regarder, elle. La fille se pencha vers le micro et chanta « *I always come to you* », sauf qu'il y avait de l'écho – le type au clavier avait appuyé à fond sur une pédale –, de sorte que ça donnait :

I always come to you, come to you, come to you

et c'était franchement discordant, la voix accompagnée des notes du clavier et des salves de parasites, mais la fille leva alors son violon et celui-ci se révéla l'élément manquant. Lorsqu'elle fit glisser son archet, la note forma comme un pont entre les îlots d'interférences et Paul entendit la manière harmonieuse dont l'ensemble se combinait : le violon, les parasites et la guitare basse sous-jacente. Ce fut brièvement enthousiasmant, puis la fille abaissa son violon et la musique se désintégra en ses composants disparates, et Paul se demanda une fois de plus comment on pouvait écouter pareille cacophonie.

Plus tard, alors que le trio buvait au bar, Paul attendit pour s'incruster que la violoniste ne soit plus occupée à bavarder.

« Excusez-moi, salut, je voulais juste vous dire que j'adore votre musique.

– Merci. » La violoniste sourit, mais avec la circonspection des filles extrêmement belles qui savent ce qui va suivre.

« C'était vraiment fantastique, dit Paul au bassiste afin de tromper les attentes de la fille et de la désorienter.

– Merci, mec. » Le bassiste eut un sourire béat donnant à penser qu’il était probablement défoncé.

« Au fait, je m’appelle Paul.

– Theo, se présenta le bassiste. Eux, c’est Charlie et Annika. »

Charlie, le claviériste, hocha la tête et leva sa bière, tandis qu’Annika observait Paul par-dessus le bord de son verre.

« Je peux vous poser une question bizarre, les gars ? » Paul avait tellement envie de revoir Annika. « Je suis nouveau en ville, comme qui dirait, et je ne trouve pas d’endroit où aller danser.

– Tu descends Richmond Street et tu tournes à gauche, dit Charlie.

– Non, enfin, j’ai fait quelques boîtes par là-bas, mais c’est difficile d’en trouver une où la musique n’est pas trop moche, alors je me demandais si vous pourriez me recommander…?

– Ah. Ouais. » Theo vida le fond de sa chope. « Ouais, essaie le System Sound.

– Mais c’est infernal le week-end, dit Charlie.

– Ouais, mec, n’y va pas le week-end. Le mardi soir, c’est tout bon.

– Le mardi soir, c’est le mieux, approuva Charlie. D’où tu viens ?

– Du fin fond de la banlieue, répondit Paul. Donc, le mardi soir au System Sound, OK, merci, j’irai faire un tour. » À Annika, il dit : « Peut-être que je t’y croiserai », puis se détourna rapidement pour ne pas voir sa totale indifférence, qui lui fit l’effet d’un vent froid dans le dos jusqu’à ce qu’il atteigne la porte.

*

Le mardi après les examens – trois C, un C–, probation académique –, Paul se rendit au System Soundbar où il dansa

en solitaire. La musique ne lui plaisait pas vraiment, elle avait un côté sautillant qui le rendait nerveux, mais c'était agréable d'avoir du monde autour de soi. Les cadences étaient compliquées et il ne savait pas trop comment danser dessus, alors il se contentait de bouger d'avant en arrière, une bière à la main, en essayant de ne penser à rien. C'était bien le but des boîtes de nuit, non ? D'annihiler ses pensées avec de l'alcool et de la musique ? Il avait espéré rencontrer Annika, mais il ne repéra dans la foule aucun des membres de Baltica. Il continua de les chercher et ils continuèrent à ne pas être là, si bien qu'il finit par acheter un petit paquet de comprimés bleu vif à une fille aux cheveux roses, parce que l'ecstasy n'était pas de l'héroïne, ça ne comptait pas. Seulement il y avait un problème avec les comprimés, ou alors un problème avec Paul ; il en coupa un en deux avec les dents et l'avalala, juste la moitié, puis, comme ça ne lui faisait aucun effet, il avalala l'autre moitié avec une gorgée de bière, et alors la salle se mit à tanguer, il commença à transpirer, son cœur sauta un battement et, pendant une seconde, il crut qu'il allait mourir. La fille aux cheveux roses avait disparu. Paul s'assit sur un banc adossé au mur.

« Hé, mec, ça va ? Ça va ? » Un homme était accroupi devant lui. Un certain laps de temps s'était écoulé. La foule était partie. On avait allumé les lumières et la clarté était affreuse, elle transformait le System en une salle miteuse avec des petites flaques de liquides non identifiables qui luisaient sur la piste de danse. Un type plus âgé, aux yeux morts et aux multiples piercings, se baladait avec un sac-poubelle, ramassant verres et bouteilles. Après la force de la musique, le silence était un rugissement, un vide. L'homme accroupi devant Paul portait la tenue réglementaire de tout gérant de boîte de nuit : jean / T-shirt Radiohead / blazer.

« Ouais, ça va, dit Paul. Je m'excuse, je crois que j'ai trop bu.

– Je ne sais pas à quoi tu carbures, mec, mais ça ne te réussit pas. On ferme, déguerpis. »

Paul se leva et sortit, instable sur ses jambes. Arrivé sur le trottoir, il se rappela qu’il avait laissé sa parka au vestiaire, mais on avait déjà verrouillé la porte derrière lui. Il se sentait empoisonné. Cinq taxis vides passèrent dans la rue avant que le sixième s’arrête enfin pour le prendre. Le chauffeur, un antialcoolique prosélyte, sermonna Paul sur les méfaits de l’alcool durant tout le trajet jusqu’au campus. Paul, qui avait désespérément envie de retrouver son lit, serra les poings sans rien dire et lorsque le taxi se rangea contre le trottoir, il régla sa course – pas de pourboire – et dit au chauffeur d’arrêter de lui faire la morale, putain, et de retourner se faire foutre en Inde.

« Mais bon, je tiens à préciser que je ne suis plus cette personne-là, déclara Paul vingt ans plus tard au psychologue d’un centre de désintoxication de l’Utah. J’essaie simplement d’être honnête sur celui que j’étais à l’époque. »

« Je viens du Bangladesh, crétin de raciste ! » répliqua le chauffeur en démarrant.

Et Paul resta sur le trottoir, où il s’agenouilla avec précaution pour vomir. Ensuite, il regagna en titubant la résidence universitaire, s’émerveillant de l’ampleur du désastre. Contre toute attente, il avait péniblement réussi à intégrer une excellente université, et voilà que dès le mois de décembre de sa première année, c’était terminé. Il échouait déjà, après même pas un semestre. « Vous devez vous blinder contre la déception », lui avait recommandé naguère un thérapeute, mais il n’arrivait pas à se blinder contre quoi que ce soit, son problème avait toujours été là.

Deux semaines en avance rapide : le non-événement des vacances d’hiver – le psychologue de sa mère avait conseillé

à cette dernière de mettre de la distance avec son fils, de prendre du temps pour elle, de donner à Paul une chance de devenir adulte, etc., aussi était-elle partie fêter Noël chez sa sœur à Winnipeg, sans inviter Paul à l'accompagner. Il passa donc le jour de Noël seul dans sa chambre et appela son père pour une conversation embarrassée durant laquelle il mentit sur tout, comme au bon vieux temps – et ainsi de suite jusqu'au 28 décembre, le nadir de cette semaine creuse entre Noël et le Nouvel An, où il se mit sur son trente et un et retourna au System Soundbar, un autre mardi soir, les cheveux lissés en arrière, vêtu d'une chemise à col boutonné qu'il avait achetée spécialement pour l'occasion. Il portait le même jean que lors de sa précédente visite et se rappela seulement en arrivant que le petit paquet de comprimés bleus était toujours dans sa poche.

Il entra dans la discothèque et le trio Baltica était là : Annika, Charlie et Theo, accoudés ensemble au bar. Sans doute venaient-ils de boucler un concert dans le coin. C'était quasiment un signe. Annika avait-elle encore embelli depuis la dernière fois ? Très possible. La vie universitaire de Paul était presque terminée, mais quand il regarda la chanteuse, il vit une nouvelle version de la réalité, un autre genre de vie qu'il pourrait mener. Il avait l'impression, objectivement parlant, de ne pas être mal de sa personne. Il avait un certain talent pour la musique. Et peut-être que son passé le rendait intéressant. Il existait une version du monde dans laquelle il sortait avec Annika et réussissait dans bien des domaines, même s'il n'était pas taillé pour les études. Il pourrait redevenir vendeur, en prenant cette fois son travail plus au sérieux, et gagner correctement sa vie.

« Écoutez, dit-il au psychologue de l'Utah, deux décennies plus tard, vous pensez bien que j'ai eu le temps de réfléchir à tout ça, et évidemment je m'aperçois que ce raisonnement était insensé

et égocentrique, mais elle était tellement belle, et je me disais : *Cette fille est mon billet pour m'en sortir, c'est-à-dire mon billet pour ne plus avoir l'impression d'être un raté...* »

C'est maintenant ou jamais, songea Paul. Et, dans un élan de courage, il s'approcha du bar.

« Hé, dit Theo. Toi. Tu es le gars de l'autre soir.

– J'ai suivi votre conseil ! dit Paul.

– Quel conseil ? demanda Charlie.

– System Soundbar le mardi.

– Ah ! oui, dit Charlie, ouais, bien sûr.

– Sympa de te voir, mec », dit Theo.

Paul ressentit une bouffée de chaleur. Il sourit au trio, en se focalisant plus particulièrement sur Annika.

« Salut », dit-elle, non sans amabilité mais toujours avec cette irritante méfiance, comme si elle s'attendait à ce que tous ceux qui la regardent l'invitent à sortir, ce qui était exactement l'intention de Paul.

Charlie parlait à Theo, qui se pencha pour entendre ce qu'il disait. (Bref portrait de Charlie Wu : petit gabarit, lunettes et coupe de cheveux classique, adaptée au bureau, vêtu d'une chemise blanche à col boutonné et d'un jean, appuyé au bar les mains dans les poches, un reflet dans ses lunettes empêchant Paul de voir ses yeux.)

« Écoute, dit Paul à Annika, qui tourna les yeux vers lui. Je sais que tu ne me connais pas, mais je te trouve vraiment belle et je me demandais si tu accepterais que je t'invite à dîner un soir.

– Non, merci. »

Theo n'écoutait plus Charlie et observait maintenant Paul avec attention, comme s'il craignait de devoir intervenir, et Paul comprit que, avant son intrusion, le trio passait une très bonne soirée. Le problème, c'était Paul. Charlie nettoyait ses

lunettes, l'esprit ailleurs, et hochait la tête au rythme de la musique tout en essuyant ses verres.

Paul se força à sourire et haussa les épaules. « OK, pas de problème, sans rancune, je me suis dit que ça ne coûtait rien de demander.

- Ça ne coûte rien de demander, confirma Annika.
- L'ecstasy, ça vous branche, les gars ? » s'enquit-il.

« ... Je ne sais pas, déclara-t-il au psychologue vingt ans plus tard, pour être franc je ne sais pas à quoi je pensais, je me souviens que mon esprit était un blanc terrifiant, je ne savais pas ce que j'allais dire avant de l'avoir dit... »

Comme les trois autres l'observaient, à présent, Paul reprit : « Ce n'est pas vraiment mon truc, en fait. Aucun jugement de ma part, hein, c'est juste que ça ne m'a jamais tenté, mais ma sœur m'a donné ces comprimés. » Il montra brièvement le petit paquet au creux de sa paume. « Je ne tiens pas à les vendre, ce n'est pas mon truc non plus, mais je trouve que ce serait comme qui dirait du gâchis de les jeter dans la cuvette des W-C, alors voilà. »

Annika sourit. « Je crois en avoir pris la semaine dernière, dit-elle. Exactement la même couleur. »

« Vous comprenez pourquoi je n'avais encore jamais raconté cette histoire, dit Paul au psychologue, vingt ans après la soirée au System Soundbar. Mais je ne savais pas que ces comprimés étaient nocifs. Je pensais juste que j'avais fait une réaction allergique, voyez, comme si mon organisme était peut-être déglingué par l'arrêt des opioïdes ou je ne sais quoi, pas comme si toute personne prenant ces comprimés risquait d'être automatiquement malade, et encore moins... »

« Bref, si vous les voulez, ils sont à vous », dit-il à ce groupe qui, comme tous les autres groupes qu'il avait rencontrés dans sa vie, allait le rejeter, mais Annika sourit et lui prit le paquet. « À un de ces jours », ajouta-t-il en s'adressant aux trois mais surtout à elle, parce que parfois *non merci* peut signifier *pas pour l'instant mais peut-être plus tard*, quoique les comprimés, les comprimés, les comprimés...

« Merci », dit-elle.

« Eh bien, précisément à cause de sa réaction, raconta Paul au psychologue. Je vois bien la façon dont vous me regardez, mais je croyais vraiment qu'elle avait essayé ces mêmes comprimés la semaine précédente, comme elle le disait, et d'après son sourire, j'ai pensé qu'elle avait fait un bon trip, que ces pilules lui avaient véritablement plu et que par conséquent, ce qui m'était arrivé quand j'en avais pris était bel et bien une réaction allergique, sans plus, et non un problème qui serait nécessairement... écoutez, je sais que je me répète, mais j'ai besoin de vous faire comprendre que je ne pouvais absolument pas prévoir, enfin, je me rends compte que c'est difficile à croire, mais je n'avais franchement aucune idée... »

Après le départ de Paul, Annika prit un comprimé et donna les deux autres à Charlie, dont le cœur cessa de battre une demi-heure plus tard sur la piste de danse.

2

Avec le recul, il est facile de balayer d'un revers de main l'hystérie causée par le bug de l'an 2000 – qui s'en souvient seulement ? –, et pourtant la menace d'un effondrement parut bien réelle à l'époque. Selon les experts, le 1^{er} janvier 2000 à minuit pile, les centrales nucléaires risquaient de tomber en panne tandis que des ordinateurs déréglés enverraient des myriades de missiles par-dessus les océans, le réseau électrique expirerait, les avions dégringoleraient du ciel. Mais pour Paul, le monde s'était déjà effondré ; c'est pourquoi, trois jours après la mort de Charlie Wu, il était dans le hall des arrivées de l'aéroport de Vancouver, près d'un téléphone public, essayant de joindre sa demi-sœur Vincent. Il avait eu assez d'argent pour fuir Toronto, mais il ne lui en restait pas suffisamment pour faire quoi que ce soit d'autre. Son plan consistait donc à s'en remettre à la miséricorde de sa tante Shauna, qui, dans ses brumeux souvenirs d'enfance, possédait une gigantesque maison avec de multiples chambres d'amis. En fait, il n'avait pas revu Vincent depuis cinq ans, alors qu'elle avait treize ans et lui dix-huit et que la mère de Vincent venait de mourir, et il n'avait pas revu Shauna depuis qu'il avait, quoi, onze ans ? Il repensait à tout cela pendant que le téléphone sonnait interminablement chez sa tante. Un couple passa près de lui, arborant des T-shirts ornés du slogan

ÉCLATEZ-VOUS COMME SI C'ÉTAIT 1999, et il se souvint seulement à ce moment-là qu'on était bel et bien la veille du Nouvel An. Les dernières soixante-douze heures avaient eu un caractère hallucinatoire. Il n'avait pas beaucoup dormi. Apparemment, sa tante n'avait pas de répondeur. Il y avait un annuaire sur la tablette, sous le téléphone, dans lequel il trouva le numéro du cabinet d'avocats où elle travaillait.

« Paul, dit-elle lorsqu'il eut franchi le barrage de la secrétaire. Quelle délicieuse surprise. » Son ton était à la fois gentil et circonspect. Qu'avait-elle entendu dire sur lui ? Il supposa que son cas avait dû nourrir les conversations au fil des années. *Paul ? Oh, il est encore en cure de désintoxication. Oui, pour la sixième fois.*

« Je suis désolé de te déranger à ton bureau. » Paul sentit un picotement derrière ses yeux. Il était extrêmement, infiniment désolé – pour tout. (Essaie de ne pas penser à Charlie Wu sur la civière au System Soundbar, un bras inerte pendant vers le sol.)

« Oh, ce n'est rien. Tu appelles juste pour dire bonjour, ou bien... ?

– J'ai essayé de joindre Vincent chez toi, dit Paul, et comme elle n'a pas répondu, je me demandais si elle avait sa ligne personnelle ou... ?

– Elle a déménagé il y a un an. »

La voix de sa tante, d'une neutralité étudiée, indiquait que la séparation ne s'était pas faite à l'amiable.

« Un an ? Quand elle avait seize ans ?

– Dix-sept, rectifia sa tante, comme si ça faisait toute la différence. Elle s'est installée avec une amie de Caiette, une fille qui venait d'arriver en ville. C'était plus près de son travail.

– Tu as son numéro ? »

Elle l'avait. « Si tu la vois, dis-lui bien des choses de ma part.

– Tu n’es pas restée en contact avec elle ?
– Nous nous sommes quittées en mauvais termes, j’en ai peur.

– Je croyais qu’elle était censée être sous ta responsabilité. Tu n’es pas sa tutrice légale ?

– Paul, elle n’a plus treize ans. Elle n’aimait pas vivre chez moi, elle n’aimait pas aller au lycée, et si tu avais passé plus de temps avec elle, tu saurais qu’essayer d’amener Vincent à faire quelque chose qui lui déplait revient à discuter avec un mur de briques. Si tu veux bien m’excuser, je dois filer à une réunion. Prends soin de toi. »

Paul resta un moment à écouter la tonalité, les doigts crispés sur la carte d’embarquement au dos de laquelle il avait griffonné le numéro de Vincent. Il avait entretenu le fantasme d’être englouti dans une chambre d’amis disponible, mais le sol se déroba rapidement sous ses pieds. Ses écouteurs pendaient à son cou, il les rajusta sur ses oreilles, les mains un peu tremblantes ; il appuya sur la touche *Play* de son Discman et se laissa apaiser par les *Concertos brandebourgeois*. Il écoutait du Bach uniquement quand il avait désespérément besoin d’ordre. *Voici la musique qui me conduira à Vincent*, se dit-il, et il se mit en quête d’un bus pour se rendre en ville. Dans quel genre d’appartement habitait-elle, et avec qui ? La seule amie de Vincent dont il avait gardé le souvenir était Melissa, et il s’en souvenait uniquement parce qu’elle était là quand Vincent avait écrit le graffiti qui lui avait valu un renvoi temporaire de l’école.

*

Envolez-moi. Des mots griffonnés à l’acide sur l’une des fenêtres nord de l’école, le marqueur indélébile tremblant un peu dans la main gantée de Vincent. Elle avait alors treize ans et ça se passait à Port Hardy, en Colombie-Britannique, une

ville située à l'extrême nord de l'île de Vancouver. Paul avait débouché à l'angle du bâtiment trop tard pour arrêter Vincent, mais à temps pour la voir faire, et maintenant ils observaient en silence tous les trois – Vincent, Paul, Melissa – les fines traînées d'acide qui dégoulaient de plusieurs lettres sur la vitre. À travers le graffiti, la salle de classe non éclairée était une masse d'ombres, avec des rangées de chaises et de pupitres inoccupés. Vincent avait enfilé un gant d'homme en cuir qu'elle avait trouvé on ne sait où. Elle le retira et le laissa choir dans l'herbe d'hiver piétinée, où il s'affala comme un rat crevé, tandis que Paul restait planté là, inutile, bouche bée. Melissa gloussait nerveusement.

« Qu'est-ce que tu fabriques, au juste ? demanda Paul d'un ton qui se voulait sévère mais qui, à ses propres oreilles, sonna hésitant et haut perché.

– C'est une phrase que j'aime bien », répondit Vincent.

Elle fixait la fenêtre d'une façon qui mettait Paul mal à l'aise. De l'autre côté de l'école, le chauffeur de bus klaxonna.

« On en parlera dans le bus », dit Paul, même s'ils savaient tous les deux qu'ils n'en parleraient pas du tout, pour la bonne raison qu'il n'était pas une figure d'autorité particulièrement convaincante.

Elle ne bougea pas.

« Je dois y aller, dit Melissa.

– Vincent, dit Paul, si nous ratons ce bus, nous devons rentrer à pied à Grace Harbour et payer un bateau-taxi.

– Peu importe », dit Vincent, mais elle suivit son frère jusqu'au car scolaire qui attendait.

Assise à l'avant, près du chauffeur, Melissa prenait ostensiblement de l'avance sur ses devoirs, mais elle leva furtivement les yeux à leur passage. Ils firent en silence le trajet jusqu'à Grace Harbour, où le bateau postal attendait de les conduire à Caiette. Le bateau contourna à vive allure la péninsule et Paul regarda l'énorme chantier de construction du

nouvel hôtel, et les nuages, et l'occiput de Melissa, et les arbres qui bordaient le rivage – tout pour éviter de regarder la baie. Il ne voulait pas penser à ce qu'il y avait dans les profondeurs de l'eau. Quand il jeta un coup d'œil à Vincent, il constata avec soulagement qu'elle ne regardait pas la baie, elle non plus. Elle contemplait le ciel qui s'assombrissait. À l'autre bout de la péninsule se trouvait Caiette, cet endroit en comparaison duquel Port Hardy prenait des allures de métropole : vingt et une maisons plantées entre l'eau et la forêt, l'infrastructure locale se composant en tout et pour tout d'une route avec deux culs-de-sac, d'une petite église des années 1850, d'un minuscule bureau de poste, d'une école primaire à classe unique qui était fermée – il n'y avait plus assez d'enfants, depuis le milieu des années 1980, pour la garder ouverte – et d'un unique embarcadère. Lorsque le bateau eut accosté, ils remontèrent à pied la côte menant à la maison et trouvèrent Papa et Grand-mère attablés à la cuisine. En temps normal, Grand-mère vivait à Victoria et Paul, à Toronto, mais la période n'était pas normale. La mère de Vincent avait disparu deux semaines plus tôt. On avait retrouvé son canoë, vide, dérivant au fil de l'eau.

« Les parents de Melissa ont appelé l'école, dit Papa. Et l'école m'a appelé. »

Vincent – reconnaissons-lui ce courage – ne tiqua pas. Elle s'assit, croisa les bras et attendit, tandis que Paul s'appuyait gauchement contre la cuisinière et les observait. Devait-il s'asseoir à table lui aussi ? En sa qualité de frère aîné responsable, etc. ? Comme toujours, il ignorait ce qu'il était censé faire. Rien qu'à voir la façon dont Papa et Grand-mère fixaient Vincent, Paul entendait tout ce qu'ils se retenaient de mentionner : ses cheveux récemment teints en bleu, ses notes qui dégringolaient, son rimmel noir, son deuil vertigineux.

« Pourquoi as-tu écrit ça sur la fenêtre ? demanda Papa.
– Je ne sais pas, répondit-elle d'un ton posé.

- C’était une idée de Melissa ?
- Non.
- À quoi as-tu pensé ?
- Je ne sais pas à quoi j’ai pensé. Ces mots me plaisaient, c’est tout. » Le vent changea de direction et la pluie martela la fenêtre de la cuisine. « Je regrette, reprit-elle. C’était idiot, je sais. »

Papa annonça à Vincent qu’elle était renvoyée pour toute la semaine suivante ; la suspension aurait dû être beaucoup plus longue, mais l’école tenait compte des circonstances. Elle accepta la sentence sans commentaire, puis se leva et monta dans sa chambre. Silencieux, Paul, Papa et Grand-mère écoutèrent ses pas gravir l’escalier et la porte se fermer doucement derrière elle, après quoi Paul rejoignit les deux autres à la table – la table des adultes, ne put-il s’empêcher de penser – et personne ne souligna l’évidence, à savoir que Paul était officiellement revenu de Toronto pour veiller sur Vincent, ce qui, dans l’idéal, supposait vraisemblablement de ne pas la laisser écrire des graffitis indélébiles sur les fenêtres de l’école. Mais avait-il jamais été en position de veiller sur quelqu’un ? Pourquoi s’était-il imaginé qu’il pourrait se rendre utile ? Personne n’aborda ce sujet-là non plus. Ils restèrent simplement assis sans parler, à écouter la pluie goutter dans un seau que Papa avait placé dans un coin de la pièce – Vincent étant présente par le biais d’une bouche d’aération, au plafond, dont Papa et Grand-mère ne semblaient pas réaliser qu’elle donnait dans sa chambre.

« Bon, finit par dire Paul, pressé de changer d’air, je devrais peut-être m’attaquer à mes devoirs.

- Comment ça se passe ? s’enquit Grand-mère.
- À l’école ? Bien. Ça va bien. »

Ils pensaient que Paul avait fait un noble sacrifice en laissant tous ses amis à Toronto pour venir terminer le lycée ici afin *d’être là pour ta sœur* ; s’ils avaient été plus attentifs ou

s'ils avaient encore adressé la parole à sa mère, ils auraient su que, de toute façon, son ancienne école refusait de le reprendre, et aussi que sa mère l'avait flanqué à la porte. Mais une personne ne peut-elle être qu'admirable *ou* épouvantable, l'un ou l'autre ? Faut-il que la vie soit tellement binaire ? Deux choses peuvent être vraies en même temps, se dit-il. Ce n'est pas parce que tu t'es servi de la mort présumée de ta belle-mère pour prendre un nouveau départ que tu n'accomplis pas *aussi* une bonne action, qui consiste à être là pour ta sœur. Grand-mère le regardait d'un œil insistant – se pouvait-il qu'elle ait parlé à sa mère ? – mais Papa se mettait en condition pour prendre la parole, processus graduel qui l'amenait à se trémousser sur sa chaise, à se racler la gorge, à lever sa tasse de thé à mi-chemin de sa bouche avant de la reposer, si bien que Paul et Grand-mère interrompirent leur concours de regards et attendirent qu'il parle. Le chagrin lui avait conféré une certaine gravité.

« Je dois bientôt reprendre le travail, dit-il. Je ne peux pas l'emmener avec moi au camp.

– Que proposes-tu ? demanda Grand-mère.

– Je pense l'envoyer vivre chez Shauna.

– Tu ne t'es jamais entendu avec ta sœur. Toi et elle, je le jure, vous avez commencé à vous disputer quand tu avais deux ans et elle, quelques mois.

– Elle me rend dingue par moments, mais elle a bon cœur.

– Elle travaille cent heures par semaine, dit Grand-mère.

Ne vaudrait-il pas mieux pour Vincent que tu trouves un emploi dans le coin ?

– Il n'y a pas d'emplois dans le coin. Aucun qui me permettrait de vivre, en tout cas.

– Et le nouvel hôtel ?

– Le chantier va durer encore au moins un an et je ne connais rien à la construction. Mais écoute, ce n'est pas seulement... » Il s'interrompit, fixant le fond de sa tasse. « Toute

considération financière mise à part, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne chose pour Vincent d'habiter ici. Chaque fois qu'elle regarde la baie... »

Il ne termina pas sa phrase. Et Paul considéra que c'était un bon point pour lui qu'il pense d'abord à sa sœur, en entendant cette remarque, que sa première pensée ne soit pas pour cette satanée crique hantée qu'il s'efforçait de ne pas regarder par la fenêtre de la cuisine, mais pour la fille qui écoutait à l'étage, l'oreille collée au conduit d'aération.

« Je monte voir comment elle va », dit-il.

Ils le regardèrent d'une façon qui lui plut – *Regarde comme Paul a mûri !* – et il se détesta de le remarquer. En haut de l'escalier, le courage faillit lui manquer, mais il se décida à frapper doucement à la porte de la chambre de Vincent. N'obtenant pas de réponse, il entra directement. Il n'était pas venu dans cette pièce depuis longtemps et fut saisi par son aspect miteux, embarrassé d'y prêter attention et embarrassé pour Vincent, mais s'en rendait-elle seulement compte ? Pas sûr. Son lit était plus vieux qu'elle et la peinture du chevet s'écaillait ; le tiroir supérieur de sa commode s'ouvrait en tirant sur une ficelle ; les rideaux étaient des draps reconvertis. Si ça se trouvait, rien de tout cela ne la gênait. Elle était assise en tailleur près du conduit d'aération, comme prévu.

« C'est OK si je te tiens compagnie ? » demanda-t-il.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Ça pourrait marcher, se dit Paul. Je pourrais être un frère pour elle, plus que je ne l'ai été.

« Tu ne devrais pas être en première, dit-elle. J'ai fait le calcul. »

Seigneur. Il ressentit malgré lui un pincement de douleur, parce que sa demi-sœur de treize ans avait remarqué ce que son propre père n'avait apparemment pas relevé.

« Je redouble.

– Tu as raté ta première ?
– Non, j’ai été absent la plus grande partie de l’année dernière. J’ai passé quelque temps dans un centre de désintoxication.

– Pourquoi ?

– J’avais un problème de drogue. » Il se félicita de se montrer honnête sur le sujet.

« Tu as un problème de drogue parce que tes parents ont divorcé ? » demanda-t-elle d’un ton exprimant une sincère curiosité. Il éprouva à ce moment-là le désir désespéré de la fuir, alors il se leva et épousseta son jean. Le plancher était poussiéreux.

« Je n’ai pas de problème de drogue, j’en *avais* un. C’est derrière moi, maintenant.

– Pourtant, dit-elle, tu fumes des joints dans ta chambre.

– La marijuana n’a jamais été un souci. Ce n’est pas de l’héroïne. C’est totalement différent.

– *L’héroïne* ? » Elle ouvrit de grands yeux.

« Bon, j’ai beaucoup de travail. »

Je ne déteste pas Vincent, se dit-il, *Vincent n’a jamais été le problème, je n’ai jamais détesté Vincent, j’ai seulement détesté l’idée de Vincent*. Une espèce de mantra qu’il lui était nécessaire de se répéter à intervalles réguliers, parce que, à une époque où Paul était très jeune et où ses parents étaient encore mariés, Papa était tombé amoureux de la jeune poétesse hippie, plus loin sur la route, qui s’était rapidement retrouvée enceinte de Vincent, à la suite de quoi, en l’espace d’un mois, Paul et sa mère avaient quitté Caiette « pour fuir ce sordide feuilleton sentimental », selon l’expression de sa génitrice, et Paul, pendant le reste de son enfance dans la banlieue de Toronto, avait passé tous les étés et un Noël sur deux en Colombie-Britannique, une enfance consistant à survoler en avion, seul, des prairies et des montagnes, avec autour du cou un écriteau MINEUR NON ACCOMPAGNÉ, tandis que

Vincent, elle, vivait à longueur d'année avec ses deux parents, jusqu'à il y a deux semaines.

Il la laissa dans sa chambre pour regagner celle où il avait dormi autrefois – mais il ne s'y sentait plus chez lui, car la pièce avait été transformée en réserve durant son absence – et ses mains tremblaient, il était assailli par la tristesse, il roula un joint et le fuma prudemment par la fenêtre ouverte, mais le vent s'obstinait à ramener la fumée dans la pièce, et finalement on frappa à la porte. Lorsque Paul alla ouvrir, Papa se tenait sur le seuil, son visage exprimant une déception insupportable, et dès la fin de la semaine Paul était de retour à Toronto.

*

La fois suivante où il vit Vincent, ce fut le dernier jour de 1999, quand, à l'aéroport, il prit un bus à destination du centre-ville, écoutant les *Concertos brandebourgeois* sur son Discman, et trouva le domicile de Vincent dans le quartier le plus glauque qu'il ait jamais vu, un immeuble délabré en face d'un petit parc où les drogués titubaient comme des figurants dans un film de zombies. Pendant qu'il attendait que Vincent lui ouvre, il essaya de ne pas les regarder, de ne pas penser à l'option globalement préférable d'être sous héroïne – pas la sordide affaire consistant à vouloir s'en procurer toujours davantage, jusqu'à se rendre malade, mais la chose en soi, cet état dans lequel tout allait parfaitement bien dans le monde.

Melissa ouvrit la porte. « Oh, dit-elle, salut ! Tu n'as pas du tout changé. Entre. »

C'était rassurant, d'une certaine manière. Il se sentait marqué, comme si les détails de la mort de Charlie Wu étaient tatoués sur sa peau. Melissa, elle, avait quelque peu changé. À l'évidence, elle s'était profondément immergée dans la culture rave. Elle portait un pantalon bleu en fausse fourrure

et un sweat-shirt arc-en-ciel, et ses cheveux teints en rose vif étaient coiffés en queue-de-cheval, du genre de celle qu'arborait Vincent à l'âge de cinq ou six ans. Melissa descendit une volée de marches et le fit entrer dans l'un des pires appartements où il ait jamais mis les pieds, un sous-sol à moitié terminé avec des taches d'humidité sur les murs en parpaings. Vincent préparait du café dans une minuscule kitchenette.

« Salut, dit-elle, c'est chouette de te voir.

– Toi aussi. »

La dernière fois qu'il avait vu Vincent, elle avait les cheveux bleus et gribouillait des graffitis sur les fenêtres, mais elle semblait avoir pris ses distances avec cette période de sa vie. Elle n'avait pas l'air non plus d'une raveuse, ou alors, si c'était le cas, elle réservait les costumes pour les raves. Elle portait un jean et un chandail gris, ses longs cheveux bruns répandus sur ses épaules. Melissa parlait un peu trop vite, mais n'avait-elle pas toujours été ainsi ? Il gardait d'elle le souvenir d'une gamine nerveuse. Il observa attentivement Vincent, à l'affût de signes alarmants, mais elle donnait l'impression d'une jeune femme réservée, responsable, qui s'était conduite prudemment en évitant les mines terrestres. Comment avait-elle fait pour être comme ça, et Paul comme ça ? Cette question présentait tous les attributs du genre de raisonnement circulaire qu'il était censé éviter – pourquoi es-tu toi ? – mais il était incapable d'interrompre la spirale. *Tu n'as jamais détesté Vincent, garde bien ça à l'esprit. Ce n'est pas sa faute si elle n'a pas les mêmes problèmes que toi.* Ils s'assirent dans un salon aux moutons de poussière gros comme des souris, Paul et Vincent sur un canapé vieux de trente ans et Melissa sur une chaise de jardin en plastique sale, et ils essayèrent de trouver quelque chose à se dire, mais la conversation n'arrêtait pas de caler, si bien qu'ils se contentèrent de boire leur café instantané sans que leurs regards se croisent vraiment.